

entretien avec Maxime Pistorio, réalisateur, Matthias Billard, acteur et interprète, et Gabriel Vanderpas, producteur de “ Pouvoir aux roux ”

Comment êtes vous arrivés jusqu'à ce projet ?

Maxime Pistorio : Initialement c'était un clip pour mettre en valeur la chanson écrite par Matthias, qui était le morceau phare de son nouvel album. Puis en décidant de travailler ensemble les idées se sont mises à fuser et on a eu l'idée d'une situation qu'on avait envie de développer et qui est devenue un vrai court-métrage. Mais c'est à travers le travail qu'on s'est aperçu qu'on allait au delà du clip et qu'on faisait un film.

Le thème rappelle « Notre jour viendra » de Romain Gavras. Vous en êtes vous inspirés ?

M.P. : C'est une approche très différente. On est parti vers le comique et la satire.

Matthias Billard : Et l'Humour. Parce que le film de Romain Gavras il est pas très marrant... (rires)

Et du coup quelles sont vos sources d'inspirations ?

M.P. : Pour ma part c'est le cinéma muet, car quand on fait un clip on a pas recours au dialogue. Et on est vraiment dans le genre du film de guerre. On a fait une scène de Gestapo, comme dans tous les films sur la seconde guerre mondiale, en se disant presque que c'était un exercice de style.

Vous avez du avoir recours a du financement participatif pour produire le film ?

M.B. : C'était surtout pour l'album, mais le budget du clip y était donc inclus. Mais en soi ce film ne nous a pas coûté cher, parce qu'il y a eu un réel engouement, une motivation de toute l'équipe...

Gabriel Vanderpas : Il a d'ailleurs été tourné en deux jours. Ça a permis de mobiliser un certain nombre de personnes motivées bénévolement. Et comme on avait envie que le clip sorte en même temps que l'album, on avait pas le temps de monter un vrai financement autour de ce clip. Par ailleurs il n'y a que très peu de moyens qui sont alloués à ce genre de projets en Belgique. C'est pour ça que tout c'est fait très vite, dans la joie et la bonne humeur.

M.P. : C'est un film de fonceurs et de passionnés. On a fait un brainstorming avec toute l'équipe avant de l'écrire, ce qui a permis d'impliquer tous nos collaborateurs qui avaient le sentiment que c'était leur film.

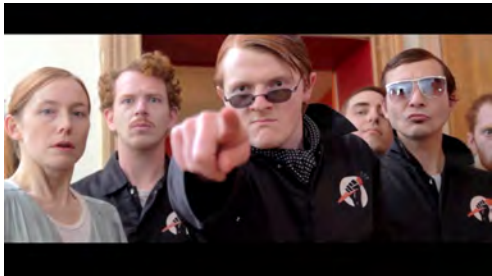
Vous aviez déjà travaillé ensemble auparavant ? Vous connaissiez vous ?

M.P. : Non. On est des amis, admirateurs les uns des autres.

G.V. : C'est un peu un film d'ami, c'est pour ça que les choses ont été simples.

Vous semblez dire qu'il est plus difficile de faire un film en Belgique qu'en France, au niveau des subventions. Vous confirmez ?

G.V. : Toutes proportions gardées, je ne suis pas sûr. Si on compare le nombre de films qui sont réalisés au nombre



de subventions, je pense qu'il y a des moyens pour la production cinématographique. En revanche, pour ce qui est du clip musical, il n'y a, à notre connaissance qu'une seule aide qui existe, et qui est anecdotique. La somme est vraiment ridicule, donc autant faire sans argent, ça simplifie tout, on ne perd pas du temps à faire toutes les démarches administratives.

M.P. : On ne peut pas vraiment répondre si c'est plus facile ou non de faire des films en Belgique, mais on arrive encore à trouver beaucoup de passionnés du cinéma qui se lancent dans un projet parce qu'ils aiment faire du cinéma.

G.V. : Et du coup les choses se font très artisanalement. Il y a un esprit très artisan, qui est très beau. Que le film soit réussi ou raté, il y a une vraie énergie. Et on ne dit pas que tous les gens qui travaillent comme ça sont en galère. Ça peut-être des professionnels qui décident de prendre un week-end pour tourner un film juste par coup de coeur, parce qu'il y a un élan.

M.P. : Mais en réalité, je ne sais pas si c'est vraiment une bonne comparaison, car quand on fait un long métrage en Belgique on rentre souvent en co-production avec la France, et inversement. Plus on va avancer, plus on gagnera à mettre en commun nos forces, dans tous les pays européens.

Quels sont vos parcours ?

M.B. : J'ai fait des études de cinéma, mais je suis aujourd'hui chanteur et musicien. Mais faire des projets comme celui là, ça m'éclate. Pour moi le clip c'est l'art total. Il y a tout. C'est un peu comme la comédie musicale. C'est un outil fantastique souvent mal exploité par le genre. Rares sont les clips qui proposent de vrais récits.

M.P. : Moi je suis réalisateur et scénariste. Et j'ai été saxophoniste pendant 10 ans dans un groupe de Funk qui s'appelait « The Peas Project ». On a sorti trois albums. C'est fini aujourd'hui mais ça a été très important pour moi donc je garde toujours un lien super fort à la musique dans tout ce que je fais.

G.V. : Je suis réalisateur à la base, et producteur depuis 6 ans au sein de Leïla Film. Je ne produis que des projets coup de coeur, avec souvent très peu d'argent, voire pratiquement pas, comme ici. Cela m'amuse beaucoup. Ça ne m'intéresse pas de produire des gros projets sur plusieurs années.

Qu'est-ce que cela fait d'être sélectionné dans un Festival de film de guerre ?

M.P. : C'est super, on a été compris ! Et en plus c'est un festival qui prend un point de vue clair, celui de dire que c'est un festival de film de guerre, mais qui mélange les genres : Le documentaire côtoie la fiction, le clip est avec les courts métrages... sans distinction. Car le sujet est plus important que le format. Et ça c'est bien, car on a tendance à présenter les choses à l'envers, mais c'est vrai que c'est le sujet qui a tendance à guider la création d'un film, pas le genre.

Quel avenir vous prévoyez au genre du clip ?

M.P. : La diffusion se fait surtout sur le net... Il y a encore très peu de festivals de clips même si ça existe. On peut espérer que les festivals se mettent à sélectionner les clips pour ce qu'ils sont avant tout : Des courts-métrages.

M.B. : Mais c'est difficile, car c'est assez pénible de regarder une soirée entière de clips, s'il n'y a pas de récit, de scénario...

M.P. : La solution c'est ce qu'ils font ici, à War On Screen : C'est que le sujet prime sur le format.

Et vous avez des projets futurs en commun ?

M.P. : Sûrement ! C'est pas encore concret mais on a tellement aimé travailler ensemble que ça nous donne envie de recommencer ! Parallèlement je viens de finir d'écrire le scénario de mon premier long-métrage, pour le cinéma. Il s'agira d'une comédie sur comment s'affranchir du désir de ses parents. Et Matthias travaille sur son prochain album.

AGENDA

Théâtre Comète

10h15. *Soleil de plomb, Dalibor Matanic*

13h. *Censored Voices, Mor Loushy*

16h15. *The Idealist, Christina Rosendahl*

19h15. *Alias Maria, José Luis Rugeles*

22h. *Killing Time, Lydie Wisshaupt-Claudel*

Cinéma Comète

10h. *Spartacus, Stanley Kubrick*

14h. *Adama*

16h. *Carte blanche Poitier Film Festival*

18h15. *Compétition Courts Métrages*

20h30. *Les yeux brûlés, Laurent Roth*

22h30. *L'échine du diable, Guillermo Del Toro*

Lycée Bayen

10h30. *Les Chariots de feu, Hugh Hudson*

14h. *Commandant Khawani, Florent Marcie*

16h30. *A fighting season, Oden Roberts*

18h45. *Barry Lindon, Stanley Kubrick*

Bibliothèque Pompidou

13h30. *Le crépuscule des aigles, John Guillermin*

17h30. *Munich, Steven Spielberg*

FESTIVAL INTERNATIONAL DE CINEMA

WAR ON SCREEN

3^e EDITION

30 SEPTEMBRE - 4 OCTOBRE 2015

CHÂLONS-EN-CHAMPAGNE | SUIPPES | WARONSCREEN.COM

SAMEDI 3 OCTOBRE 2015

• #4



waronscreen

• www.waronscreen.com



war on screen

l a g a z e t t e

WAR ON SCREEN

à peine j'ouvre les yeux

de leyla bouzid - 2015

dimanche 4 octobre

théâtre comète à 13h30



ROCK 'N' REVOLTE

entretien avec Leyla Bouzid, réalisatrice de “ À peine j'ouvre les yeux ”

A peine j'ouvre les yeux est votre premier long-métrage. Comment vous est venue l'idée du film ? Pourquoi ce film ?

J'ai eu beaucoup de sources d'inspiration différentes. Un des éléments principaux reste la révolution tunisienne. Quand elle a éclaté en 2011, beaucoup de gens ont tourné des documentaires sur ce qu'il se passait dans la rue. Je trouvais ça important de profiter de ce vent de liberté pour revenir sur ce qu'il s'était passé auparavant, revenir sur les années Ben Ali, sur l'atmosphère de peur, la paranoïa qui régnait et l'énergie des jeunes dans les derniers temps. J'avais aussi réalisé un court qui parlait d'une relation mère-fille, mais qui suivait surtout le regard de la mère. Cette fois, j'avais envie de refaire quelque chose sur des personnages qui se rapprochent de ceux de ce court, mais en suivant, cette fois, le personnage de la fille.

Avez-vous vécu la révolution tunisienne ? Ou étiez-vous au moment des faits ?

Au moment de la révolution, j'étais en train de finir un film à Paris. C'était le dernier jour du mixage. Comme beaucoup de Tunisiens, j'étais sur Facebook à ce moment là – il se passe énormément de choses sur Facebook -, mais ma famille était à la manifesta-

tion. J'avais beaucoup encouragé mes parents à y aller. Mais ça a été un processus, pas juste un jour.

C'était important pour vous de filmer « l'avant » révolution ?

L'avant, ce n'est pas juste un mois avant, mais vraiment l'atmosphère des six mois qui ont précédés la révolution. Le film ne revient pas sur des choses réelles et concrètes de la révolution : il remonte plus loin dans le temps. Il explique les origines de la révolution mais bien avant que celle-ci ne commence vraiment.

Quel est selon vous le rôle d'un réalisateur lorsqu'il s'agit de traiter des périodes de l'Histoire ? En racontant une fiction comme vous le faites dans A peine j'ouvre les yeux, vous placez-vous plus comme conteuse d'histoire ou historienne ? Ou même militante ?

Hmm... Je me place comme conteuse. Pour moi, les histoires, c'est ce qu'il y a de plus important. Avant tout, on raconte une histoire. Je pense que le film raconte beaucoup de choses à des gens qui ne connaissent absolument rien de la Tunisie et qui ne s'intéressent pas forcément à son histoire. Si le film a un message en plus, pourquoi pas, mais je ne pense

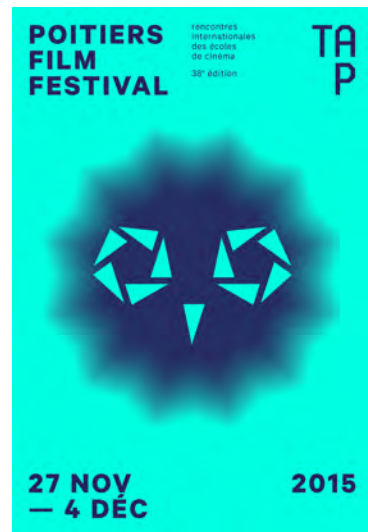
pas qu'on puisse faire un film en se plaçant en tant que militant. Le film est une forme de résistance, mais ce n'est pas du militantisme. Je suis vraiment du côté de l'histoire de mes personnages, après il y a un souci de réalité, il y a ce qui nous porte à faire un film, mais le film tend à être universel. Ce n'est pas un acte de militantisme, ce n'est pas un tract, si le message dépasse le film, c'est parce qu'il est porté par l'histoire.

Qu'est ce que cela vous fait d'avoir été sélectionnée par War On Screen ?

C'est la première projection française donc c'est assez important pour moi de rencontrer le public français, enfin, sur le film. C'est le début de toute une tournée. Je dois dire que j'étais assez surprise quand on m'a dit que le film était sélectionné, par rapport à la thématique, parce que mon film est assez intimiste. Mais on m'a confirmé qu'il avait sa place, car A peine j'ouvre les yeux parle d'une révolte intérieure, et qu'il traitait d'un événement historique.

Au départ j'étais très surprise, maintenant je suis contente, car j'ai compris que War On Screen était un festival autour de la guerre, au sens large.

On m'a dit qu'il y avait beaucoup de réalisatrices femmes cette année, c'est bien. Je pense qu'elles n'abordent pas le sujet de la même manière.



CARTE BLANCHE AU POITIERS FILM FESTIVAL

A l'heure où se construit l'avenir du cinéma, avec l'émergence de nouvelles formes cinématographiques, le Poitiers Film Festival met en avant les jeunes réalisateurs du monde entier. Leur statut d'apprenti, d'étudiant, leur permet de s'affranchir de règles qu'ils sont peut-être en train de bouleverser. Cette année, le Poitiers Film Festival a sélectionné cinq courts-métrages qui seront diffusés à War On Screen dans le cadre de la programmation « La guerre en court ».

L'occasion de voir le point de vue des réalisateurs de demain sur le sujet universel et malheureusement intemporel de la guerre.

conception & rédaction

Madeleine Duflot
Léonie Duflot
Gaëtan Trigot
Thomas Santarelli

En salle le 23 décembre 2015

entretien avec Jérôme Bonnell, membre du jury



Comment vous a-t-on contacté pour être au jury de War On Screen ? Qu'est-ce que cela vous fait ?

C'est Olivier Broche, un des programmeurs du festival mais aussi un acteur que j'adore et avec qui j'ai travaillé deux fois, qui m'a invité il y a quelques temps ici à Châlons en Champagne pour présenter mon film « A Trois on y va ». A force de discuter il a fini par me proposer de faire partie du jury de War On Screen. A priori je n'ai rien à voir avec les films de guerre, sauf en tant que spectateur, j'aime tous les genre de films. C'est toujours une grande responsabilité d'être dans un jury, et en même temps c'est un plaisir d'être avec des gens issus de différents métiers du cinéma, de le rencontrer, d'échanger avec eux sur le cinéma.

Vous connaissez d'autres membres du jury ?

Je connaissais Béatrice Thiriet, compositrice. Quant aux autres je les connaissais seulement par leur travail, mais pas personnellement.

Vous ne traitez pas la thématique de la guerre dans vos films, mais qu'est-ce que cela vous évoque ?

Quelque chose d'assez fort qui me rappelle que le cinéma n'est que le rapport entre ce que l'on montre et ce que l'on cache. C'est la question que l'on se pose tout le temps lorsqu'on fait un film, d'autant plus pour un film de guerre je pense. Il y a toujours la question de la complaisance, le rapport entre ce qu'on dénonce et ce qui nous fascine... A quel moment ça devient un spectacle ? Un divertissement ? A quel moment c'est gênant ? A quel moment on est ému ? La différence est très petite, et c'est vraiment intéressant de discuter autour de ça, que ce soit un documentaire ou une fiction... La vraie question est de représenter la guerre avec des images.

C'est un genre que vous connaissiez déjà bien ?

Oui, comme n'importe quel genre, même si j'ai du mal à appeler ça un genre... Pour moi un genre c'est le western, le fantastique, c'est divertissant. Et la guerre ça peut pas être divertissant.

Surtout que la finesse de la sélection du Festival c'est qu'il y a autant de films qui montrent la guerre que de films où elle est hors-champs. Ca regroupe beaucoup de films qu'on ne peut pas placer sous un même genre, à mon avis.

Est-ce que vous pourriez faire un film de guerre ?

Pourquoi pas. Il faudrait que j'en sois capable. Mais je ne me pose jamais la question du genre en premier. J'ai envie de raconter des histoires, donc si par hasard il y a un éclairage sur une guerre par rapport à une histoire que je

entretien avec Christina Rosendahl, réalisatrice de “ The Idealist ”

Comment vous est venue l'idée de ce film ?

En 2003, un de mes meilleurs amis m'a invité dans un restaurant où les politiciens ont pour habitude de se rencontrer et de manigancer en secret. Sur notre table, il y avait le livre du journaliste dont parle le film (Paul Brink, ndr). Mon amie m'a dit de lire le livre et de voir s'il était transposable au cinéma. J'ai lu le livre en une journée. Et puis j'ai appelé la télévision nationale danoise pour parler avec Paul Brink mais ils m'ont annoncé qu'il était mort l'année passée. J'ai donc appelé sa veuve qui m'a autorisé à acheter les droits du livre pour faire un film.



the idealist
de christina rosendahl - 2015
aujourd'hui
théâtre comète à 16h15

veux raconter, je le ferai ! C'est assez ouvert.

Même si j'ai tendance à croire naïvement que pour raconter la guerre il faut soit l'avoir vécue, soit ressentie très fort à travers une histoire familiale. Il y a mille façons de l'aborder. Par exemple, un des plus beaux films de guerre selon moi c'est « La Honte » d'Ingmar Bergman, qui parle de la torture de manière totalement intemporelle et universelle : On ne sait pas où ça se passe, ni quand ça se passe. Il ne filme que des corps, des visages et des liens entre des gens. Ca ne témoigne d'aucune guerre et du coup c'est d'autant plus violent car ça illustre ce qu'a dit Roland Joffé le soir de l'ouverture du Festival : « La guerre c'est comme l'amour, elle est en chacun de nous, au delà de l'Histoire ».

Quelle est votre source d'inspiration ?

Ce qui est en moi inconsciemment : Je n'ai pas l'intention de raconter ma vie même si je la raconte forcément malgré moi. Sinon c'est ce qui me touche, ce que j'observe autour de moi. C'est difficile de dire d'où viens l'inspiration.

Vous êtes toujours en promotion de votre dernier film « A trois on y va » ?

C'est la fin, mais je dois aller en Angleterre début novembre car le film y sort. Je suis très réjoui d'y aller, d'autant plus qu'il est rare que des films français sortent en Angleterre.

Est-ce que vous travaillez déjà sur un nouveau projet ?

J'écris doucement...

Justement, mettez vous du temps à écrire ? Ou bien tout vient d'un coup ?

Les deux. C'est souvent en moi depuis longtemps, ça a muri longtemps dans ma tête, puis à un moment j'ai le sentiment d'un jaillissement.

Qu'est-ce qui vous inspire chez lui ?

Je pense que c'est quelqu'un d'obstiné, qui n'abandonne jamais. J'ai l'impression d'être un peu lié à lui parce que je réfléchis aussi ainsi : « Plus le problème sera gros, plus ce sera amusant ».

Vous identifiez-vous un peu à lui ?

Oui à 100%. Il avait une représentation très claire du monde parfait. Et il voulait y parvenir grâce à son métier de journaliste. Il a essayé de rendre le monde plus beau, en essayant de se débarrasser des méchantes personnes. Et je me reconnais totalement là-dedans, c'est pour cela que je fais des films. Je veux créer un

monde où les gens ne mentent pas, prennent soin des autres et font des choix courageux.

Quelle a été la réaction du Danemark à la sortie de votre film ?

La plupart des Danois n'étaient pas du tout au courant de cette affaire. Beaucoup de Danois ont été choqué à la sortie du film. De nombreux politiciens ont essayé de cacher ça pendant des dizaines d'années. La sortie du film les a beaucoup ennuyés. Pendant un mois, la presse a engagé un débat autour de la démocratie et autour du rôle des politiciens dans la protection du pays.

Vous avez déjà réalisé un documentaire autour de la machination du pouvoir (Power over Love, ndr). Est-ce que c'est votre sujet de prédilection ?

J'ai grandi dans une famille qui avait des problèmes d'alcoolisme. Cela signifie, grandir avec un grand sentiment de peur. C'est un univers très dangereux pour un enfant. Etre dans une pièce et ressentir de la menace, c'est quelque chose que j'ai connu. C'est pourquoi, la question des rapports de force m'intéressent vraiment. Par extension, dans une démocratie, les rapports de force expliquent le fait que les gens se sentent en sécurité ou non. C'est sans doute ce qui m'inspire.

Pour vous, qui avez réalisé documentaires et fictions, quelle est le meilleur moyen d'exprimer une opinion ?

Les deux. En ce moment, je suis en train de faire un documentaire sur la violence familiale. Tout dépend du sujet. Pour le thème de The Idealist, j'avais le sentiment que c'était une grosse histoire concernant le Danemark, que personne ne connaissait. Il fallait donc y mettre beaucoup de puissance. Il fallait faire un gros film, pour une sortie salle sur grand écran et faire beaucoup d'interviews ; présenter un grand poster... Si j'avais fait un documentaire, ça aurait eu moins d'impact.

entretien avec Oden Roberts, réalisateur de “ A Fighting Season ”

Quel est le point de départ de votre film ?

Le film est inspiré de faits réels, qui me sont arrivés quand j'avais 18 ans. J'ai été recruté à l'âge de 17 ans, et pendant environ un an, j'ai passé mon temps aux côtés des recruteurs. Ils m'ont entraîné, ont passé du temps avec moi et lorsque nous sommes allés signer les papiers officiels, j'ai changé d'avis, à cause de certaines histoires qu'ils m'avaient racontées. Ils m'avaient menti, ils m'avaient expliqué à quel point ma vie serait géniale, que j'allais bénéficier d'une très bonne éducation... Mais, après quelques recherches, je me suis rendu compte que tout cela était faux. Ils auraient dit presque n'importe quoi pour me faire rejoindre l'armée. C'est cela qui a inspiré le film. Quinze ans plus tard, j'ai rencontré la San Francisco Film Society, qui subventionne les films qui traitent de la justice sociale. J'avais un scénario, j'ai travaillé avec eux pour le développer, ils l'ont financé puis nous l'avons tourné.

Pourquoi vouliez-vous parler des recruteurs de l'armée américaine ?

J'avais envie d'en parler car les Etats Unis sont une nation constamment en guerre. Je pense que beaucoup de jeunes gens sont séduits par les discours tout prêts des recruteurs. Ils y croient. Ces hommes ont sûrement l'un des jobs les plus difficiles du monde. Beaucoup d'entre eux sont des vétérans, ont de l'expérience. Ils savent ce qu'ils vendent. Mais ce qu'ils vendent, c'est un peu du mensonge. Ils vendent aussi du danger. J'avais envie de faire un film sur eux, qui se trouvent dans une situation délicate : ils doivent promettre quelque chose, mais n'y croient pas vraiment eux-mêmes.

Vous dites que vous avez vous-même vécu cela à 17 ans. C'est pour raconter cette histoire que vous avez entrepris ensuite des études de cinéma ?

Non... Je savais que je voulais faire des films qui traiteraient de justice sociale. J'en ai parlé



a fighting season
de oden roberts - 2015
aujourd'hui
lycée bayen à 16h30

récemment dans mon film Sea Sheperd. C'est un thème central pour moi. Depuis que je suis petit, je suis un grand défenseur de la justice sociale. Je trouvais que le sujet des recruteurs était un bon sujet, et il n'avait pas encore été traité. Il y avait aussi le fait que l'armée américaine ne supporte pas vraiment la critique. Il était temps d'examiner ce qu'il se passe avant d'entrer dans l'armée, les premières étapes.

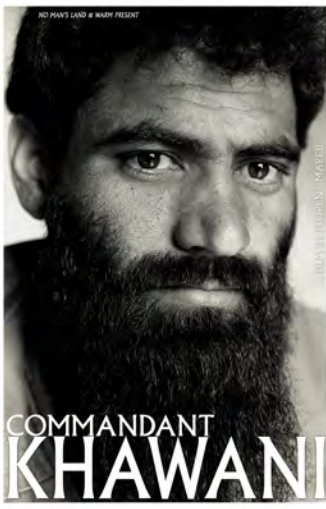
Vous parlez de votre film comme d'une fiction, mais en fait, il semble beaucoup se rapprocher du documentaire...

Vous savez, c'est drôle, les gens regardent le film, et en sortant de la salle, s'exclament : C'était un super documentaire. Ils ne remarquent même pas qu'il y avait des acteurs. C'est un beau compliment pour les acteurs du film. Il y a une part de fiction, mais le scénario est basé sur de vraies interviews. J'ai interviewé une centaine de vétérans, 25 recruteurs. Tous les personnages non-principaux sont d'ailleurs joués par des vrais recruteurs. Sur le tournage, je leur posais constamment des questions : « Est-ce que ça se passe comme ça dans la réalité ? » J'ai essayé de filmer une vérité. Je voulais être au plus proche de la réalité.

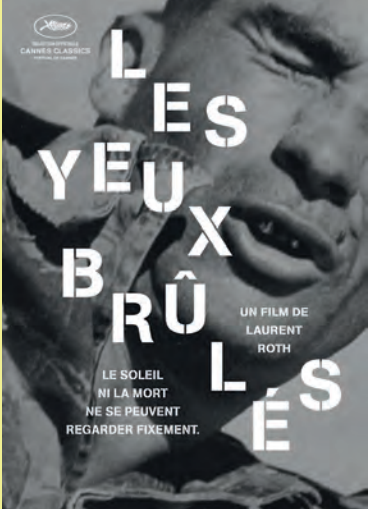
La collaboration avec l'armée américaine s'est donc bien déroulée.

Comme dit, nous avons des vétérans, avec qui la collaboration s'est très bien passée. Nous avons aussi trois jeunes qui avaient décidé de s'engager... C'est comme si l'art rencontrait la réalité. Nous n'avons pas vraiment eu d'approbation de la part de l'armée à proprement parler, mais les soldats, les vétérans ont vraiment participé au projet. Ils étaient très enthousiastes. Ils voulaient raconter cette histoire, qui était aussi la leur. Tous les soldats passent par cette étape avant de s'engager.

À ne pas manquer



commandant khawani
de florent marcie - 2014
aujourd'hui
lycée bayen à 14h



les yeux brûlés
de laurent roth - 1986
aujourd'hui
cinéma comète à 20h30

séances spéciales

que devient Pomme "soldat wos", la mascotte du festival ?

Salut Pomme !
Quoi de neuf ?



Tout roule toujours, même si j'étais verte de rage de louper l'avant-première de « A peine j'ouvre les yeux » hier matin... J'étais trop occupée à prendre mon petit déj au bar du festival - tous les jours là-bas, il y a des petites choses super bonnes à grignoter du matin au soir, allez y faire un tour ! J'ai discuté avec mes pommes potes, et, pas pressée, j'ai complètement oublié l'heure. Heureusement, le film de Leyla Bouzid repassera dimanche à 11 heures, au théâtre Comète.

Encore faut-il que je me réveille après la folle soirée DJ qui nous attend à la Halle du marché ce soir à partir de 23 heures. Je revêtirai ma tenue de Gala pour l'occasion... Et espère ne pas avoir trop les jambes en compote pour la dernière journée de mon festival préféré !

Pomme est aussi sur les réseaux sociaux !
Retrouvez là sur Instagram avec #WarOnScreen et #Pomme.